

Dans les entrailles du manoir

« La grille était restée ouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, que je cachais du mieux que je pouvais, je n'aurais laissé ma place à personne !

C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.

Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement... »

C'est avec une excitation certaine, mêlée d'une pointe d'appréhension, que je me suis engagé dans l'avenue dont le gravier clairsemé était envahi par les herbes folles. En voyant sur les bas-côtés les ronces qui proliféraient dans les buissons, juste derrière des cyprès aux branches roussies et près de mourir, j'ai eu le sentiment de pénétrer dans un monde redevenu jungle, un univers enfin rendu à ses occupants légitimes et mystérieux.

Plus je progressais et plus le manoir consentait à me dévoiler des détails de son anatomie, plus m'apparaissaient les stigmates d'une grandeur déchue, de la façade vieillie à des ardoises ayant déserté la toiture.

Quand je suis arrivé devant la vénérable porte d'entrée en arc brisé, fatiguée par les affres du temps et le manque d'entretien, j'ai tenté en vain de la pousser après en avoir soulevé le loquet piqueté par les oxydes néfastes.

– Avez-vous une invitation, Monsieur ? ai-je entendu derrière moi.

Je me suis retourné d'un coup. Surgi de nulle part, le vieil homme était là, assis sur une petite chaise pliante. Il tenait un pinceau dans sa main et contemplait le chevalet qui se trouvait devant lui.

– Euh, non, pardonnez-moi, je croyais que le manoir était abandonné.

– Dans ce cas, Monsieur, je crains que vous ne puissiez entrer. Vous m'en voyez désolé...

– ... sauf s'il y a un signe, bien entendu, a-t-il ajouté d'un air plus conciliant.

– Un signe ? Mais de quel signe parlez-vous donc ?

– Nous verrons bien. Un signe vient quand il le désire, n'est-ce pas ? m'a-t-il répondu tout en promenant avec application son pinceau sur la toile.

Je suis resté immobile devant la porte, essayant de comprendre la situation. Soudain, un froissement épais a envahi nos oreilles et une volée de petites créatures ailées a surgi d'un pignon du manoir.

Le vieil homme, le pinceau en l'air, a observé attentivement leurs circonvolutions puis il a doctement livré sa conclusion :

– Les pipistrelles, Monsieur, disent que vous pouvez entrer dans le manoir.

– Les pipistrelles ?

– Oui, les pipistrelles, a-t-il répondu avec gravité. Je vous souhaite une bonne visite, Monsieur.

Il s'est ensuite replongé dans son œuvre, feignant de m'ignorer.

Comprenant que la discussion était terminée, je me suis retourné vers la porte et j'en ai soulevé le loquet. Cette fois-ci, prévenant presque ma poussée, la porte s'est ouverte sans difficulté.

J'ai jeté un regard vers le vieil homme pour lui dire qu'en réalité le verrou devait avoir de l'arthrose, tout simplement, mais mon interlocuteur avait disparu. En bon cartésien que j'étais censé être, j'ai tenté de me convaincre que j'avais été victime d'une hallucination due au surmenage et au manque de sommeil puis j'ai pénétré dans le manoir.

Dans le hall d'entrée, la poussière était reine. Elle recouvrait toute chose, du sol aux petits meubles laissés pour compte, du guéridon meurtri aux chaises bancales.

Dans le couloir menant plus profond vers le cœur du manoir, j'ai distingué au loin des lueurs discrètes qui couraient sur des parois fort défraîchies. C'étaient les reflets dansants de torches portées par des hommes et des femmes dont j'ai entendu les murmures d'abord puis les voix plus distinctes à mesure que j'avançais dans le couloir.

J'ai fini par déboucher sur une salle spacieuse éclairée par les torches qui avaient été accrochées aux murs. Et là, je les ai observés un moment, ces hommes et ces femmes, quarante, cinquante peut-être. Certains devisaient en papillonnant, d'autres se cantonnaient dans leur bout de territoire pour mener à bien une discussion suivie, d'autres enfin, immobiles ou marchant, se contentaient d'observer leurs voisins en faisant preuve de sobriété verbale.

Il n'a pas fallu longtemps, bien sûr, pour que je sois repéré.

– Regardez tous, nous avons de la visite ! a lancé une voix d'homme.

Aussitôt tous les regards se sont tournés vers moi.

– A qui avons-nous l'honneur ? a demandé avec méfiance un homme grand et mince

portant barbiche.

Avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche pour lui répondre, une jeune femme aux yeux verts en amande, rendue près de moi, m'a posé une autre question :

– Ne nous sommes-nous pas déjà vus, Monsieur ?

– Non, je ne crois pas, ai-je fait.

– Pourtant, votre visage m'est familier, a-t-elle répondu.

– Ainsi vous avez été invité au manoir, a lancé à son tour un dandy, la main posée sur une canne à pommeau.

– Oui, comme vous, je suppose, ai-je répondu.

– Ah, mais pas du tout, Monsieur ! Nous, nous sommes les résidents ! s'est-il rengorgé en prenant l'assemblée à témoin.

– Les résidents ? C'est donc vrai, le manoir n'est pas abandonné ? ai-je demandé.

– Que nenni ! s'est exclamée une dame entre deux âges arborant une perruque anglaise d'un blond vénitien. Nous avons toujours habité le manoir ! Vous devriez le savoir puisque vous êtes l'Invité !

– Non, non, je ne savais pas.

Des « oh ! » d'incompréhension et de désappointement ont fusé de toute la pièce. Les uns et les autres se sont dispersés pour reprendre leurs occupations précédentes.

Devant leur soudaine indifférence, je me suis permis d'entrer dans la salle et de la traverser en zigzaguant parmi les « résidents » pour arriver à la seule et unique fenêtre du lieu, une ouverture dont les dimensions misérables tranchaient par rapport à celles de la pièce.

De là j'ai aperçu à quelques mètres à peine un jardin inattendu. Une balancelle zébrée de vert et de blanc flottait délicatement parmi des fleurs dont je méconnaissais l'existence. Elles présentaient des formes étranges et revêtaient des couleurs originales quoique d'un assortiment fantaisiste.

J'ai à peine eu le temps de deviner une silhouette blanche qui franchissait les limites de mon champ de vision que mon attention a été détournée par ces mots que l'homme à la barbiche me soufflait à l'oreille avec une délectation agressive :

– Vous avez certes une invitation pour entrer dans le manoir, Monsieur, mais vous n'en avez sûrement pas pour visiter le jardin secret.

J'ai regardé l'homme avec surprise.

– D'ailleurs, jamais personne n'a pu le visiter, a-t-il ajouté, et ce serait un peu fort de café que les choses changent !

– Rassurez-vous, je n'ai fait que regarder, ai-je répondu d'un ton léger pour arrondir les angles.

– C'est déjà trop !

L'homme à la barbiche s'est éloigné et la dame aux yeux en amande en a profité pour m'accoster et passer son bras sous le mien.

– Ne faites pas attention, mon ami, ce personnage se comporte toujours ainsi. Il se complaît dans la provocation, c'est un rôle qu'il se donne.

– Promenons-nous plutôt, a-t-elle repris, je vais vous présenter des personnes qui me sont chères.

Nous avons fait quelques pas avant de nous arrêter devant trois hommes assez âgés qui ont interrompu leur conversation à notre approche.

– Voici mon père, fossoyeur de son état...

L'homme s'est incliné légèrement pour me saluer.

– Mon oncle, qui officie dans une boutique d'apothicaire...

– Monsieur, je vous présente mes respects, a fait celui-ci avec déférence.

– Et, pour finir, Victor, un ami de la famille, poète maudit à ses heures.

Ce dernier personnage, qui s'est contenté d'esquisser un sourire malicieux, ne pouvait laisser indifférent. De grande stature, un visage ravagé par la petite vérole mais des yeux perçants qui s'appliquaient à sonder votre âme, je crois que j'avais devant moi un des êtres les plus marquants qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma vie pourtant fertile en rapports humains, au point que j'avais le sentiment de le connaître sans l'avoir jamais vu.

– Ainsi, vous êtes l'Invité, a fait le père fossoyeur, comme pour lui-même.

– En effet, et j'avoue que je suis assez désarçonné par le spectacle auquel j'ai été convié. Je m'attendais à tutoyer le vide et voici que je me retrouve au sein d'un aréopage d'une richesse telle que je ne sais plus où donner de la tête.

– Eh oui, mon bon monsieur, on ne sait jamais de quoi l'avenir sera fait, quelle que soit la clarté de nos desseins, n'est-ce pas ? a lancé le nommé Victor sur le ton de la suspicion amusée, lui qui avait dépiqué sans délai ma vaine tentative de manier l'ironie.

– Certes, certes, ai-je dû me contenter de répondre, maté pour l'heure.

A ce moment de la discussion, en guise de diversion bienvenue, j'ai vu arriver vers moi un petit garçon habillé en vareuse à col marin, pantalons courts et souliers vernis. Il devait avoir six ou sept ans.

– Voulez-vous jouer avec moi, Monsieur ? a-t-il demandé en me montrant un ballon de

jeu.

– Mais bien sûr, mon enfant, bien sûr, ai-je répondu en profitant de l'occasion pour me dégager poliment du bras de mon guide.

J'étais en position pour recevoir le ballon que l'enfant s'apprêtait à me lancer lorsqu'une dame en robe froufrouante a débarqué tel un tourbillon.

– Gaétan ! Petit diable, je vous retrouve !

La dame a saisi sans ménagement le bras du garçonnet après m'avoir toisé d'un air peu amène.

– Je vous ai déjà dit de ne pas aborder qui que ce soit en dehors de ma présence, vous le savez, pourtant ! Avez-vous oublié ce qui vous est déjà arrivé ?

– Non, mère, a répondu l'enfant d'une petite voix penaude. Pardonnez-moi, je ne recommencerai plus.

Les deux protagonistes nous ont tourné le dos et se sont dirigés vers le fond de la salle. Le gamin manifestait sa contrariété en voûtant les épaules et en traînant les pieds.

– Qu'est-il donc déjà arrivé à cet enfant ? ai-je demandé à mon guide.

– Mais je l'ignore ! a-t-elle répondu tout à trac comme si la réponse allait de soi. Nous ne faisons pas partie du même groupe, vous savez !

– Madame la gourgandine ne sait pas tout ! a lancé tout près de nous le barbichu déjà cité qui avait décidément l'art de surgir au moment opportun pour décocher des piques assassines.

– Évidemment, vous, vous devez le savoir, s'est défendue l'agressée, puisque vous faites partie du même groupe !

L'importun s'est contenté d'un rire sonore avant de se perdre dans la foule.

Tout à coup, sans un signal qui aurait pu me préparer à la scène, l'assemblée dans son entier s'est tue. Les visages sont devenus concentrés et des groupes bien délimités se sont formés. Ils sont rapidement sortis de la salle pour s'égailler dans le couloir. Quand, avec un temps de retard, j'ai quitté la pièce à mon tour, ils disparaissaient déjà de ma vue.

Je me suis retrouvé seul et désœuvré, toujours autant incapable de maîtriser la situation. Après quelques secondes d'indécision, j'ai choisi de m'engager dans le bout de couloir que je n'avais pas encore exploré et dont la pénombre était particulièrement propice à imaginer des rencontres soudaines et dangereuses.

Après une vingtaine de mètres, parcourus prudemment, je suis arrivé devant une porte que j'ai eu l'audace de pousser. Une clarté inattendue m'a permis de découvrir une salle circulaire, d'un diamètre d'une demi-douzaine de mètres environ. Cette salle était surmontée d'une coupole de verre

à travers laquelle la lumière diffuse du jour éclairait à hauteur d'homme une ronde de tableaux représentant des portraits. Ils étaient de dimensions similaires et placés à faible distance les uns des autres.

J'ai fait le tour de la pièce pour observer les tableaux de plus près et je me suis rendu compte que seuls quelques détails par-ci par-là les empêchaient d'être identiques. Je me suis ensuite dirigé vers le centre de la salle pour optimiser ma vue d'ensemble. J'ai alors entendu dans mon dos le grincement lugubre de la porte qui se refermait doucement.

– Qu'à cela ne tienne ! me suis-je dit, allons au fond des choses.

Le portrait récurrent peint sur les tableaux était celui d'une femme dont les traits, même s'ils étaient incertains, révélaient un sentiment de fragilité et de souffrance.

C'est alors que le mur, ou le sol – peu importe, je ne me souviens plus - s'est mis à tourner, doucement d'abord, puis de plus en plus vite. L'équilibre me fuyait, la nausée m'envahissait, mais je m'efforçais malgré tout de rester concentré sur les tableaux.

La vitesse de rotation s'est ensuite stabilisée à une valeur subtile qui m'a permis, en restant concentré sur un point précis, de voir non plus un tableau figé mais une image mouvante, comme une scène projetée en boucle par un appareil insaisissable.

Cette image, c'était celle d'une femme qui ouvrait et fermait la bouche sans répit pour crier et crier encore une angoisse irrépressible et silencieuse.

Malgré l'émotion que je ressentais devant cette scène que n'aurait pas désavouée le peintre Munch, et craignant pour mon équilibre mental, je me suis précipité vers la sortie dès que j'ai pu la retrouver.

Dans le couloir, je me suis appliqué à remettre de l'ordre dans mes idées et, en soufflant quelque peu, j'ai poursuivi mon chemin jusqu'au pied d'un escalier en colimaçon. En entendant le bruit pareil à celui d'un ballon rebondissant de marche en marche, je me suis arrêté net pour voir passer l'objet.

Ce dernier a terminé sa course à un mètre de moi. Hélas ! Quand je l'ai observé plus précisément, ce n'était plus un innocent ballon. Il s'agissait en fait, à mon grand effroi, de la tête du garçonnet qui avait déjà croisé mon chemin.

– Pardonnez-moi, Mère, je ne recommencerai plus, a bredouillé la tête en pleurnichant.

Cette fois, c'en était trop pour moi. J'ai fui comme un gibier craignant l'hallali vers la première issue venue, un couloir perpendiculaire à celui que j'avais emprunté précédemment. Là, alors que je misais sur un bref moment de repos salutaire, j'ai aperçu une forme blanche et ondulante. Elle semblait lutter contre une force mystérieuse qui l'attirait vers le fond. C'était la silhouette d'une femme parée d'une robe virgine.

Je me suis mis à la suivre, le cœur saisi par un secret espoir. Malheureusement, j'avais beau forcer le pas, j'étais bien en peine de réduire la distance qui nous séparait.

Quand enfin j'ai réussi à l'approcher, le couloir s'est mis à se transformer, à se rétrécir continûment pour devenir un boyau. La femme a tenté alors de résister en plantant ses doigts diaphanes dans la paroi devenue visqueuse. Elle a tourné son visage vers moi qui ne pouvais aller plus avant en raison de l'étroitesse du passage.

J'ai vu alors apparaître au fond du boyau un être monstrueux, une entité mi-machine mi-démon, un petit Léviathan aux mouvements péristaltiques qui s'est approché de la femme sans défense en glissant avec désinvolture sur le sol vivant. Sa tête apocalyptique crachait un anneau de feu.

La femme m'a fixé avec attention comme si, au-delà du temps et des contrariétés de la nature, elle parvenait par un effort prodigieux à mettre un nom sur mon visage anciennement familier.

Faisant fi de la menace de la Bête, elle a ébauché un sourire puis elle a articulé les syllabes d'un prénom que j'ai bien cru reconnaître mien.

– Minna, c'est donc toi ! ai-je crié.

Elle n'a pas eu le temps de me répondre. Un anneau de feu l'a enveloppée puis l'a arrachée à la paroi tandis qu'un flot rougeâtre se déversait dans le boyau.

J'ai rebroussé chemin pour échapper à la vague nauséabonde. Dans ma retraite, j'ai de nouveau croisé le garçonnet qui, par je ne sais quel miracle, avait retrouvé toute sa tête.

– Adoptez-moi, Monsieur, s'il vous plaît, adoptez-moi ! J'ai perdu ma maman ! m'a-t-il imploré.

– Le petit a raison, adoptez-le ! Et adoptez-nous aussi, car nous avons perdu notre Mère à tous ! ont ajouté en chœur des hommes et des femmes placés en enfilade dans le couloir et dont les formes semblaient dégénérer à mon passage.

Sans un mot pour eux – qu'aurais-je pu leur dire, sinon que je n'avais pas la place pour les accueillir ? - je me suis mis à courir de toutes mes forces vers la sortie. Quand enfin j'ai retrouvé l'air libre, j'ai fait une halte pour permettre à mon cœur fatigué de reprendre un rythme raisonnable.

Le temps d'apercevoir à terre un tableau sur lequel suintaient des couleurs bigarrées qui s'évadaient d'un visage en pleine décomposition, je me suis engagé dans l'allée que j'ai parcourue un peu comme un zombie et j'ai franchi la grille de la propriété sans m'être retourné une seule fois.

Je me suis ensuite assis sur un banc, dos au manoir. J'étais empli de lassitude. Pendant un moment mes pensées ont échoué à prendre forme, comme raccordées à un interrupteur laissé sur la

position « off ». Puis, petit à petit et d'une manière confuse, je me suis senti gagné par un étrange sentiment d'apaisement.

Au bout de quelques minutes, mon téléphone portable a sonné.

– Docteur, pardonnez-moi de vous déranger, mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer...

La nouvelle, je la pressentais mais j'ai patiemment écouté mon correspondant.

– Votre sœur Minna vient de nous quitter... Je peux vous assurer, Docteur, qu'elle n'a pas souffert... Au nom de l'établissement, je vous présente mes condoléances.

Je n'étais pas convaincu que Minna était partie en douceur. J'ai essayé d'aligner quelques mots de circonstance avant de raccrocher mais je crains fort que ma mémoire ne les ait bannis en raison de leur caractère dérisoire.

En revanche, il m'est apparu clairement à cet instant que, dans un ultime sursaut de lucidité après toutes ces années d'exil psychique, Minna, sentant sa fin imminente, m'avait attiré au manoir pour me dire adieu. Elle l'avait fait sous la forme d'un artifice nécessaire, une projection mentale qui m'avait poussé à croire à sa réalité physique et à celle des créatures qui peuplaient ses histoires. Pour parvenir à ce but, quelle autre scène aurait-elle pu choisir que le manoir, centre immuable de ses obsessions ?

Bien sûr, le désordre des pensées de Minna ne m'avait pas permis, excepté peut-être pour Victor le poète maudit, de relier les créatures que j'avais croisées à mes souvenirs d'enfance. Peut-être également que ces derniers n'étaient pas aussi fidèles que je le croyais, qu'ils avaient été modifiés par le train des années.

Pour avoir été formé à l'école de la rigueur scientifique, je n'en avais pas moins conservé de ma jeunesse un respect instinctif pour les choses qui se plaisent à nous interpeller, pas si loin de nous, juste de l'autre côté du miroir. Je ne m'interdisais pas non plus de penser que les liens d'affection privilégiés que nous avons entretenus, ma sœur et moi, avaient pu autoriser un pareil tour de force.

Quoi qu'il en soit, j'ai voulu retenir finalement qu'une page longue et douloureuse s'était tournée. J'étais persuadé que Minna avait atteint les rives d'un monde meilleur et qu'elle allait enfin retrouver la paix de l'esprit.

Je suis resté un certain temps perdu dans mes réflexions puis je me suis levé du banc et j'ai rejoint mon véhicule garé sur le parking. J'ai actionné le démarreur et, calmement, puisque dorénavant plus rien n'était pressé, j'ai pris le chemin qui menait à l'Hôpital Psychiatrique. C'était là-bas que j'allais à mon tour dire adieu à Minna.